

INTERVIEW 2021 EBOOK « SEULE EN VAN »
CELIA / @ILENFAUTPEU

Présentation.

- **Prénom :** Célia
- **Date de naissance :** 19 août 1991
- **Département ou région :** Haute-Vienne (87)
- **Compagnon de route :** Mon Pothos, ça compte ?
- **Surnom du véhicule :** « lorek », l'ours polaire dans la saga « À la croisée des mondes » de Philip Pullman.
- **Modèle et marque du véhicule :** Un Ford Transit L3H2 2.2 110 TDCi
- **Profession :** Traductrice indépendante.
- **Nombre de pays visités solo :** Pour l'instant un seul, la France !
- **Projet 2021 :** Lancement d'un podcast consacré aux habitants de tiny houses : « Toits Plume ».
- **Où suivre tes aventures ?**
www.instagram.com/ilenfautpeu
www.facebook.com/@ilenfautpeu.celia
www.open.spotify.com/search/toitsplume

Ici Célia, je voyage, travaille et réside dans mon camion aménagé la majeure partie de l'année. Pourtant, rien ne m'y prédisposait.

« Jamais je n'aurais pensé que tu te lancerais dans ce genre de projet », m'a lancé un ancien prof de collège quand je lui faisais part de mon mode de vie au hasard d'une rencontre. Et pour cause ! À l'école, j'étais plutôt du genre sage et bonne élève, celle qu'on traite d'« intello » parce qu'elle collectionne les bonnes notes. Alors forcément, on devait plutôt m'imaginer sur un chemin tout tracé : une grande école, un boulot de cadre, que sais-je... Ça aurait pu. Raté.

En terminale, le tracé a commencé à dérapier. Plutôt qu'une prépa véto, j'ai décidé de suivre un cursus d'anglais et de japonais. Comme beaucoup de jeunes, je voulais voyager... non, vivre à l'étranger. Et pouvoir exercer la même profession libérale n'importe où dans le monde. Mes études de langues m'ont donné la chance de résider à Tokyo, à Londres et sur les îles Orcades. Puis je suis devenue traductrice. Et ensuite ?

Sensibilisée relativement tôt aux enjeux écologiques, progressivement révoltée par cette société basée sur la notion de profit, j'ai eu l'idée d'opérer des choix de vie radicaux en découvrant les tiny houses, un habitat qui incarne à la perfection mes goûts et mes valeurs.

Petit à petit, le projet de tiny house s'est transformé en van aménagé. Avec un objectif : la liberté. En 2018, je me suis donc lancée dans l'aménagement de mon Ford Transit sans aucune prédisposition naturelle pour les travaux manuels. J'en ai un peu ch*é, mais il en fallait plus pour m'arrêter.

Si mon ancien prof avait retenu qu'en plus d'être sage et bonne élève, j'étais sacrément butée, il n'aurait peut-être pas été si surpris !

Le van.

Où as-tu trouvé ton véhicule ?

Comment est-il aménagé ?

Comment fais-tu pour avoir de l'électricité ?

Comment fais-tu pour te chauffer l'hiver et ne pas étouffer l'été ?

Quand, poussée par l'envie d'autoconstruire une tiny house, j'ai contribué à des chantiers participatifs à l'été 2016, j'ai vite compris que ces petits chalets sur remorque ne me permettraient jamais de me déplacer aussi facilement que je le souhaitais. Pour satisfaire mon envie de bouger, la mobilité devait faire partie de mes priorités.

Flashforward – nous voilà fin 2017 : alors que je travaille à Paris en tant que traductrice interne depuis près d'un an, je commence à écumer Leboncoin à la recherche d'un utilitaire vide à transformer en maison mobile. Tombée sous le charme des Ford Transit rehaussés de la fin des années 2000, j'axe mes recherches sur cette génération de véhicules, d'autant qu'on m'a vanté leur conduite agréable et la robustesse de leur mécanique.

Mes critères ? Une hauteur suffisante pour me tenir debout, 110 chevaux minimum et moins de 175 000 km au compteur, ainsi que la présence de fenêtres. Le tout pour 7 500 euros grand maximum, 4 à 5 000 de préférence.

En parallèle de mes recherches, je me prépare à l'aménagement. Non seulement, je me gave de vidéos sur YouTube, mais en février 2018, je m'offre aussi la master-class de Lucas (LD Camp), un menuisier spécialisé dans l'aménagement de véhicules de loisirs. Cette formation de deux jours dans le Morbihan m'a permis de ressortir avec des bases théoriques et pratiques pour avancer dans mon projet. Un investissement que je n'ai jamais regretté !

C'est au tout début du printemps que les choses ont commencé à se préciser : via Leboncoin, j'ai déniché ce qui deviendrait mon fidèle compagnon de route dans une maçonnerie au nord de Limoges, ville dans laquelle j'ai grandi. Modèle de 2008, il affichait 163 000 km au compteur et semblait bien entretenu malgré sa carrosserie un peu cabossée.



L'intérieur, en revanche, faisait peur à voir... Parois et fenêtres latérales étaient dissimulées derrière un contreplaqué sale et élimé. De nombreux gravats jonchaient le sol. À l'arrière, la face interne des portes souffrait de rayures et d'impacts, tandis qu'à l'avant, l'habitacle était recouvert d'une épaisse couche de poussière. En 10 ans de loyaux services, le fourgon n'avait sans doute jamais été nettoyé...

C'est donc avec un sentiment mitigé que je suis rentrée chez ma mère à Limoges après la visite. D'un naturel hésitant, j'étais assaillie de doutes. Le camion a l'avantage d'être tout près d'ici, il a de grandes fenêtres et le moteur semble entretenu mais... et si ce n'était pas le bon ? Voyant ma mine déconfite, ma mère m'a secouée devant ma tasse de thé : « Tu sais, Célia, les camions, c'est comme les hommes : tu n'en trouveras jamais de parfait ! ».

Cette remarque incisive m'a fait l'effet d'une claque. Après tout, je trouvais peut-être des excuses pour ne pas passer à l'action ? L'achat du camion signait la concrétisation du projet, le point de non-retour. Bref, l'enjeu était énorme ! Et que dire alors de l'investissement financier... Il y avait de quoi rester pétrifiée.

Quelques jours après la visite et cet échange décisif avec ma mère, je négociais in extremis mon fidèle destrier blanc contre un acheteur concurrent. Montant du chèque : 5 000 euros. À l'arrivée de l'été, je lâchais mon CDI et débarrassais mon appartement parisien. À l'arrivée de l'automne, j'ouvrais le chapitre suivant : celui de l'aménagement.



Aménagement / rénovation.

Quels sont tes travaux d'aménagement ?

Des anecdotes ?

Beaucoup de jeunes sans enfant aménagent leur van dans le garage de leurs parents. Alors quand on n'en a pas la possibilité, on peut se sentir un peu découragé. Au pire, on se dit que le projet est impossible ; au mieux, qu'on part avec un handicap. Sur Internet, les tutos expliquent comment choisir le véhicule idéal, comment installer un lanterneau ou

fixer des placards en hauteur. Beaucoup plus rarement comment trouver un endroit pour bricoler. C'est pourtant un sujet sur lequel repose toute l'issue du projet !

En vérité, il y a peut-être une explication simple à cela : c'est que la solution dépend largement du hasard des rencontres. Pas de recette miracle donc, mais une solution propre à chacun. Pour ma part, j'ai principalement bénéficié de l'aide (ô combien précieuse !) de deux personnes de mon entourage. La première est un luthier passionné par le travail du bois, Julien, que j'ai rencontré en m'intéressant aux tiny houses à partir de 2016. La deuxième est un sympathique ébéniste, Laurent, que ma tante m'a présenté à l'occasion d'un dîner.

En plus de m'enseigner sur les bases du bricolage et de la façon de manier certaines machines (scie sur table, scie à onglet, scie à ruban, perceuse à colonne...), tous deux m'ont ouvert les portes de leur atelier ; le premier en Bretagne, le second en Corrèze. Cela ne fait aucun doute : sans eux, jamais je n'aurais pu parvenir au même résultat, tant dans la solidité des structures que dans le degré de finition. Pour ça, je leur en suis infiniment reconnaissante.

L'aménagement a donc commencé chez Julien, qui m'avait proposé son aide pour démarrer les travaux. En septembre 2018, je suis montée en Bretagne avec mon camion préalablement vidé et nettoyé de son aménagement précédent. Durant l'espace de deux semaines, nous avons posé à nous deux :

- l'isolation du sol (2 cm de polystyrène extrudé pour conserver un maximum d'espace en hauteur),
- le plancher en OSB 3 (16 mm) sur lequel je poserai bien plus tard du lino récupéré à Emmaüs,
- l'isolation phonique (alubutyl),
- l'isolation des murs (du multicouche ATI commandé sur H2R, une horreur à fixer !),
- les tasseaux qui serviront de support à l'habillage des murs
- et les cales de contreplaqué pour fixer l'habillage du plafond.

De son côté, Julien s'est chargé en grande partie de l'installation de mes deux lanterneaux (un Mini Heki centré à l'arrière et un Thule Vent avec ventilateur au-dessus du coin cuisine), ainsi que de celle de ma prise extérieure pour le branchement au réseau.



C'est à la fin de ces deux semaines que j'ai commencé à comprendre que l'aménagement ne serait pas terminé aussi vite que je l'avais imaginé... Que l'on soit bricoleur débutant ou averti, les travaux réservent de nombreux imprévus qui sont autant de facteurs de ralentissement ! Quand ce n'est pas une commande de matériel qui se fait attendre, ce sont les formes biscornues de la carrosserie qui te font revoir tes délais...

Avant de me rendre en Corrèze pour y passer une partie de l'automne, j'ai fait un crochet par La Rochelle pour voir de la famille. C'est là, garée dans une rue étroite de la ville, que

j'ai commencé à fixer les lames de lambris sur les tasseaux prévus à cet effet. J'ai agrafé les lames à l'horizontale dans la future chambre, puis à la verticale dans le reste de l'espace. Sans le savoir, j'avais choisi l'orientation apaisante pour le coin chambre, et l'orientation dynamisante pour la « pièce à vivre ». L'objectif ? Créer une ambiance de chalet pour le coin nuit avec du lambris brut, et une ambiance de cottage pour le coin cuisine et la banquette, avec le même lambris peint en blanc. Quant à la douche... je n'en voulais pas. Au lieu de me compliquer la vie avec l'installation d'un chauffe-eau, je préfère libérer l'espace pour une colonne de rangement.



En Corrèze, j'avais demandé à ma tante de louer son ancienne maison mise en vente. Dans un hameau perdu en pleine campagne corrézienne, je poursuivais entre autres la pose du lambris. Quand j'avais besoin d'outils et de machines, je me rendais à l'atelier de Laurent, situé dans un autre hameau à 10 minutes. Au cours de ce mois, j'ai posé l'isolation du plafond et des portes (Armaflex 18 mm), fixé le lambris au plafond et fabriqué les caissons des passages de roues avec mes chutes d'OSB. J'ai également réalisé mon premier meuble, un placard destiné à venir sous mon futur lit. Celui-ci présente deux accès : à l'avant, deux portes s'ouvrent pour me permettre d'accéder à mes vêtements et chaussures, tandis qu'à l'arrière, un élastique tendu vient fermer des étagères prévues pour accueillir tous mes outils.

Début décembre, nouveau changement de décor : je retourne en Bretagne ! Julien et son colocataire Karel me proposent en effet d'occuper la chambre qui vient de se libérer chez eux. Au cours de l'hiver, la joie d'avoir retrouvé mes amis bretons et l'atelier de Julien fait place à plusieurs baisses de moral, mais je m'accroche tant bien que mal. Car je me suis fixée quatre mois pour terminer l'aménagement depuis Tinténiac. Je continue ainsi à fabriquer différents éléments :

- l'habillage des portes arrière,
- le sommier fixe, installé à mi-hauteur en travers du camion à l'arrière,
- la colonne de rangement qui me servira à ranger la vaisselle, les courses alimentaires et la glacière à compression,
- la cloison isolée qui viendra séparer la partie aménagée de l'habitacle et servira de support de fixation à mes rangements en caisses de vin
- la banquette habillée de bois de palette qui accueillera l'installation électrique et mes toilettes sèches (un simple pot de chambre et son couvercle en métal émaillé),

- la cuisine et son robinet en cuivre, brasé sur mesure et relié à une pompe à pied et un bidon de 20 L
- sans oublier divers travaux de finition.

Lorsque je quitte la Bretagne au 1er avril 2019, je n'ai pas tout à fait fini. D'ici au début de l'été, je ferai poser mon chauffage diesel (un Webasto dont le boîtier est fixé sous mon châssis), installerai l'électricité avec Loïc de La Route Libre, poserai ma grille d'aération basse et m'occuperai de toutes ces petites finitions qui, cumulées, demandent un temps considérable !

Au total, l'aménagement a dû me coûter environ 14 000 euros et m'a demandé 9 ou 10 mois à temps partiel : pendant toute la durée des travaux, je travaillais à mon compte 2 semaines par mois pour payer mon loyer et subvenir aux besoins du quotidien. Entre la conception, les allées et venues au magasin de bricolage, la mise en œuvre, le boulot et les tâches du quotidien, cette année-là a représenté pour moi un sacré défi et un véritable condensé d'expérience. Mais le résultat est là : un intérieur coloré et cosy, sans métal apparent. Encore aujourd'hui, je me surprends à contempler lorek d'un œil amoureux pendant de longues secondes. Je me dis combien j'ai de la chance d'avoir ce fourgon pour maison, et que tout ce travail en valait bien la peine...





Conclusion.

Est-ce que la vanlife a changé quelque chose chez toi ?

Penses-tu pouvoir redevenir totalement sédentaire ?

Je suis angoissée et j'ai peur, quels conseils me donner ?

Plus que ma personnalité, la vie en camion a changé mon rythme de vie. Sans loyer à payer, je peux me permettre de moins travailler, pour me consacrer à des projets personnels ou contribuer à ceux des autres, mais aussi pour apprendre, randonner, photographier, voyager ou « juste traîner ». Cet avantage à lui tout seul vaut bien que je sacrifie un peu du confort d'un habitat conventionnel.

Autre avantage : je ressens beaucoup moins de colère envers les choses du quotidien. Quand je vivais à Paris, je maudissais constamment la foule, les cafés exorbitants et l'absence d'espaces verts. À vélo, je lançais des doigts d'honneur aux conducteurs qui me mettaient en danger. Au boulot, je pestais contre la sacro-sainte croissance, mon salaire ridicule et mes objectifs de productivité. Bref, je me transformais en harpie ! Si, encore aujourd'hui, je n'ai rien d'un bodhisattva sur le point d'atteindre l'éveil, j'évite bon nombre de ces sources de stress et d'énerverment. Et ça fait un bien fou.

Aux personnes qui craignent que la vanlife soit dangereuse, j'ai envie de répondre : c'est le cadet de mes soucis. Je passe bien plus de temps à m'inquiéter qu'on me voit prendre de l'eau au cimetière ou qu'on vienne me déloger d'un spot qu'à m'en faire pour ma sécurité. Le plus dur à gérer dans ce mode de vie, c'est sans aucun doute la méfiance qu'on peut inspirer chez les autres et l'impression d'être un parasite. Personnellement, c'est la principale raison pour laquelle je pourrais décider d'abandonner cette vie. Entre les restrictions liées à la pandémie et l'explosion des ventes de vans aménagés, reste d'ailleurs à savoir si le nomadisme restera un mode de vie (en)vable dans les années à venir.

Quant à la sédentarité, elle ne me rebute pas tant qu'elle ne m'oblige pas à reprendre le travail à temps complet. En vérité, j'aime bien l'idée de rester quelque temps au même endroit pour m'en imprégner et découvrir ses petits secrets : le meilleur producteur du marché, le refuge caché tout près dans la forêt, le plaisir de voir les paysages changer au gré des saisons... Parmi les joies d'une vie enracinée, il y a aussi la possibilité de faire pousser sa nourriture et de s'intégrer à une communauté locale. Comment trouver cet équilibre entre nomadisme et sédentarité ? À dire vrai, cette question occupe largement mes pensées.

Finalement, ce qui m'embêterait plus que la sédentarité, ce serait de vivre dans un habitat en dur tout ce qu'il y a de plus conventionnel. Que ce soit en tiny house ou en camion aménagé, on prend vite goût aux intérieurs taillés sur mesure et optimisés dans leurs moindres recoins !

Documentation et citation ?

« La cabane est un laboratoire. Une paillasse où précipiter ses désirs de liberté, de silence et de solitude. Un champ expérimental où s'inventer une vie ralentie. », une citation de Sylvain Tesson.







BILAN 2023

Deux ans se sont écoulés depuis l'écriture de ces interviews recueillies en 2021.

Hello ! Quand Issia m'a demandé de participer à ce projet d'eBook, je me trouvais dans le massif du Vercors. Mon amoureux et moi avons fait le choix de passer l'hiver à la montagne après un été à vadrouiller ensemble dans nos maisons sur roues respectives (un fourgon aménagé pour moi, un 4X4 cellule pour lui). Nous louions un studio dans un hameau à l'écart du village. Florian venait me retrouver sur ses périodes de repos, quand il ne travaillait pas comme cordiste en Suisse.

À ce moment-là, beaucoup de restrictions étaient encore en vigueur à cause du Covid19. Je vivais dans un cadre magnifique, sublimé par des chutes de neige abondantes, mais j'étais aussi très isolée. J'ai travaillé d'arrache-pied sur Toits Plume, mon podcast consacré au mouvement tiny house. Huit épisodes sont sortis entre l'hiver et le printemps. Au retour des beaux jours, je suis allée récupérer lorek dans la grange où il avait hiverné, et nous avons rendu notre studio.

Cette saison-là, j'ai continué à vadrouiller en France, avec et sans lorek. Pas de grand voyage à l'étranger pour moi : j'ai surtout rendu visite à mes amis et à ma famille. Moi qui aime passer du temps seule, j'avais besoin de voir mes proches après tout un hiver sans voir grand monde !

Retour de l'hiver, retour à la montagne. Florian et moi rompons quelques semaines après avoir réemménagé dans le Vercors. L'amoureux disparaît soudainement, mais la montagne est toujours là. Tout ce temps, elle aussi s'était fait une place dans mon cœur. Raquettes, ski de randonnée, ski de fond, cascade de glace, alpinisme, randonnée, escalade, grandes voies... Un gigantesque terrain de jeu s'offre à moi. Cela fait un an que j'entreprends de le découvrir par mes propres moyens.

Le nomadisme et les micro-habitats mobiles me passionnent toujours (en 2022, j'ai testé la roulotte hippomobile et le catamaran ! 😊), mais je suis plus sédentaire qu'auparavant. En cause, des changements de priorité, un besoin de sécurité et une envie de m'entourer pour dépasser une période difficile. Mais lorek est toujours avec moi, et l'appel du voyage n'est jamais loin...

